



Le

FURET DE LYON.

Industrie, Beau-Arts, Sciences, Littérature, Théâtres, Mœurs et Modes

ON S'ABONNE au FURET, chez M. BARON, libraire, rue Clermont, et chez M. GÆURY, tenant cabinet de lecture, place des Célestins. — Le prix de l'abonnement, qui se paye d'avance, est de 5 fr. par trimestre pour Lyon, 50 centimes en sus par trimestre dans le département, et hors du département 1 franc en sus par trimestre. — Le prix des annonces est de 25 centimes par ligne. — CE JOURNAL PARAÎT LE DIMANCHE ET LE JEUDI.

AUX POLONAIS.

Salut, frères du Nord!

Salut, vieux et fidèles compagnons de notre gloire et de nos revers! — Le sang des Jagellons et des Kosciusko coule toujours dans vos veines!

A vous, braves enfans de cette digne et malheureuse patrie; à vous, la volonté d'entreprendre, le courage de soutenir et la force de mourir!

A vous, le nom de grand, de peuple vraiment tout héroïque!

A vous, un nom qui ne périra pas!

A vous, ce beau nom de brave des braves!....

Cependant vous êtes sans patrie, précieux débris de tout un peuple armé!

Cependant il vous a fallu fuir une terre qui est la vôtre, un ciel qui est le vôtre! — Pourrions-nous jamais vous offrir ce que vous avez perdu?

Une patrie.... qui peut la rendre?....

Et vos foyers, vos tombeaux?... et votre vieille mère, vos jeunes sœurs, si pieuses à la cause de la liberté, qui vous les rendra?....

Ah! Polonais! ne nous maudissez pas, nous, vos amis, vos frères, vos vengeurs, peut-être;

Nous, qui applaudissons à chacune de vos victoires, qui pleurons amèrement sur vos moindres revers! Ah! croyez-le: nous sommes innocens du lâche abandon d'une diplomatie égoïste et vénales!... Trahis par les rois, mais chéris par les hommes libres des deux mondes, vous pouvez souffrir quelques heures, car la Pologne est impérissable, LES PEUPLES L'ONT DÉCRÉTÉ.

JOSEPH BEUF.

LITTÉRATURE.

LES SALONS DE PARIS.

Je suis un homme peu aimable, peu galant, peu poli, presque point civilisé; en un mot. Mes amis, ou soi-disant tels, m'appellent *le paysan du Danube*. Je préfère, en général, les faubourgs à la ville, la Courtille au boulevard des Italiens, et le mélodrame à la tragédie. C'est pourquoi j'ai horreur des soirées, et surtout des soirées du grand monde. Je n'ai jamais bien compris ce que l'on entend par une soirée. Qu'est-ce que cela, en effet? Serait-ce, par hasard, un tumulte d'hommes et de femmes, venus, à grandes prétentions, dans un lieu dont le maître les avait invités non moins prétentieusement? macédoine d'envies, de contradictions, d'ambitions, de jalousies et de haines? foule habillée de soie, de cachemires et de fleurs; foule odorante à donner des vertiges, à faire bâiller, comme un bouquet de tubéreuses, après une minute de jouissance; foule dansante, chantante, riant et

jasante, plus ennuyeuse, à mon avis, et plus incommode cent fois que l'émeute boueuse, en veste et casquette, qui dansait hier dans nos carrefours?

Est-ce une soirée, cela?

Ou bien, serait-ce plutôt une réunion tranquillement sinistrement d'hommes noirs du haut en bas, rangés symétriquement en files assises, avec des tables vertes entre elles, versant l'or à pleines mains sur de belles cartes roses, et perdant impitoyablement la fortune de leurs femmes qui, debout derrière les chaises, le cou tendu, les veines gonflées, les yeux fixes, regardent jouer, en frémissant; ou la dot de leurs filles qui, dans l'autre salon, dansent muettes et pensives, écoutant l'amour de quelque beau jeune homme à moustaches et barbe pointue, *jeune-France* sentimental qui les tente, les perd, les gâte en leur faisant du saint-simonisme et de la poésie! Pauvres femmes qui, le soir, avaient dit à leurs filles: Amélie, coiffe moi, mon enfant: tu as plus de goût que Nardin: compliment de bonne mère, économie de bonne femme! Pauvres filles, qui rendent à ce père joueur l'argent de leurs menus plaisirs, en menus cadeaux doux et gentils comme elles. Ah! je les plains! et cet homme, leur mari, leur père, se croit honnête!!!

Est-ce une soirée, cela?

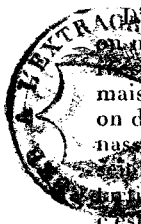
Après tout, pour choisir, j'aimerais mieux le salon où l'on joue. Le jeu, voyez-vous, c'est quelque chose; c'est une occupation sérieuse et grave dans ce temps, dans cette ville où tout ce que l'on fait est jeu, où l'on joue de l'huile et des emprunts, du trois-six et du trois pour cent; où l'on joue sa conscience contre une place, et son pays contre un titre. Oui, j'aimerais mieux le salon où l'on joue. Jouer la nuit à des bougies ambrées, avec des cartes bien glacées, bien glissantes, à côté de jolies femmes qui parient pour vous, dont la chaude haleine, tranquille ou précipitée, selon le pique ou le cœur, caresse ou fouette vos cheveux; de jolies femmes qui vous disent *merci* de leur charmant sourire quand vous avez gagné, qui vous boudent quand vous avez perdu; car elles sont mauvais joueurs, les femmes! C'est presque du plaisir.....

Venir se tuer ainsi pour regarder un bal, pour écouter un concert! les belles choses en vérité! Qui danse à ce bal? des demoiselles à marier, figures bien lisses et bien immobiles, avec des yeux superbes qui ne parlent pas; ou des jeunes femmes bien coquettes, bien moqueuses, disant des riens, les disant haut et vite comme une leçon apprise, ou doucement et à l'oreille, en forme de secrets; ou des mamans à grosse gorge, à joues brunes, qui portent des robes couleur de feu, qui ont un esprit dans les cheveux, parlent politique, rient aux éclats et boivent du punch. Qui chante à ce concert? des hommes et des femmes de théâtre que vous ne saluez point dans la rue, vous qui les couviez à vos fêtes; brillantes victimes des préjugés sociaux, pauvres parias couronnés de fleurs pour vos plaisirs, que vous applaudissez en les méprisant, que vous admirez en les dédaignant; ou des amateurs,



...ment stupides, parasites qui vivent de leur go-
... d'autres vivent de leur mémoire.

Ce sont à vos bals et vos concerts, Messieurs et Mesdames,
n'est-ce pas ? gardez-les. J'aimerais mieux l'Opéra et les Bouffes,
à la rigueur !



D'autres salons, fort noblement fréquentés, dans lesquels
on ne donne ni concerts, ni bals, ni jeu, ont aussi leurs soi-
rées, mais moins turbulentes, moins étouffantes,
mais non moins insipides. Ce sont des bureaux d'esprit, comme
on disait au temps de M^{me} de Tencin et de M^{lle} de l'Espina-
sse. Je n'en connais qu'un seul, à qui tous les autres res-
semblent, m'a-t-on dit. On y boit du thé, on y mange des
bûches de beurre. Il est nécessaire de s'y faire présenter ;
c'est de bon goût, cela met à la mode. Là, vous arrivez à
huit heures du soir, habillé de noir, autant que possible.
Dans une antichambre silencieuse, vous trouvez un domes-
tique de haute stature, qui vous demande votre nom et votre
chapeau ; puis, soulevant le rideau qui sépare l'antichambre
du salon, il jette de toutes ses forces votre nom aux oreilles
de la compagnie. Vous entrez là-dessus ; vous saluez ; tout
est dit. On vous a regardé fort peu, si votre nom n'est pas
illustre. Le maître de la maison, qui est un bonhomme, à la
mine avenante et joyeuse, s'est approché de vous, il vous a
serré la main et, la tenant dans les siennes, il vous a mis en
face du maître du salon, petit monsieur pâle et maigre, à la
mine souffrante et triste, qui fait les honneurs d'une façon
fort distinguée.

Il faut l'avouer ; à qui sort d'un bal, cette maison offre le
plus parfait des contrastes. Point de bruit dans ce boudoir
littéraire ; d'épais et moelleux tapis, de magnifiques peaux
d'ours étouffent et dissimulent jusqu'au craquement de la
boîte, jusqu'au sifflet de l'escarpin. Autour d'une table à thé
curieusement ornée, sont étendus sur des sofas les élus du
salon, peintres, poètes, journalistes, savans, législateurs et
légestes, causant à demi-voix entre eux ou bien écoutant,
sans trop faire semblant, un rédacteur du *Figaro*, assez grand
individu, négligemment habillé, mince et pointu, qui se
chauffe hardiment tout seul, debout, le dos à la pendule, la
tablette de la cheminée dans les reins, et les basques de son
habit dans les deux mains. C'est plaisir de l'entendre parler :
car il parle bien, vraiment ! car c'est un audacieux critique ;
c'est un fin moqueur, bon camarade, s'il en fut, pour qui-
conque s'avise d'écrire ; et pourtant, coupant net en deux la
plus grosse réputation littéraire, controversant, paradoxant,
disputant à cœur joie sur tous les systèmes qu'il cultive en
moins de rien et qu'il rebâtit après, pour le seul plaisir de
vous laisser incertain s'il s'est moqué de vous qui l'écoutiez,
et pour que vous vous demandiez, quand il a fini, lequel des
deux est fou, du genre humain ou de lui.

Dans un coin du salon, à côté du rideau qui s'est levé quand
vous êtes entré, vous voyez une grande table, que surmonte
une lampe, comme dans les cabinets de lecture. Cette table
est chargée de livres et de journaux mis en tas, avec une
douzaine de caricatures négligemment jetées à travers. L'é-
tiquette exige que vous fassiez une visite à cette table ; elle
vous défend de vous y asseoir, comme le témoigne l'absence
de tout siège quelconque dans cet endroit. Debout donc,
vous prenez un livre, vous le feuilletiez rapidement de l'air
d'un homme qui sait ce que c'est, qui a tout lu, tout vu.
Puis vous buvez tout doucement une tasse de thé, vous man-
gez lentement une tartine. Puis, si le courage vous vient,
vous écoutez la conversation : car il faut du courage, je le
sais, moi ! J'ai appris ce salon par cœur, je sais le nombre
de ses glaces, belles et grandes glaces devant lesquelles vous
ne pouvez bâiller sans que tout le monde sache que vous avez
bâillé. J'ai vu le piano, toujours fermé ; j'ai vu la harpe, tou-
jours habillée de sa robe verte ; et la maîtresse du logis, bonne
et douce femme, malheureuse à faire compassion de ce tour-
billon de beaux parleurs qu'il lui faut subir deux fois par
semaine, qui lui font de la politique à elle, pauvre jeune
femme, qui l'obligent à se dire extrême droite ou centre
gauche, entre M. Cormenin et M. Mahul, tous deux prêts à
considérer sa réponse comme une attaque personnelle.

Encore une fois, j'ai horreur des salons, des soirées, de
toutes les réunions aristocratiques que l'hiver fait éclore ; je
m'y ennue, je m'y fatigue, j'y deviens malade... est-ce ma
faute à moi ? N'y allez pas, dira-t-on, intraitable et maussade
que vous êtes. — Ainsi soit-il !.....

AUGUSTE LUCHET.

DES BIBLIOTHÈQUES ANCIENNES DE ROME.

Pendant les cinq premiers siècles, Rome paraît n'avoir eu
ni littérature, ni bibliothèque ; les premiers livres y furent
apportés par E. Probus, l'an 386, après le sac des trésors du
roi de Persée. Après la prise d'Athènes, Scylla enrichit Rome
de la belle bibliothèque de Pisistrate. Lucullus choisit dans le
butin du Pont une bibliothèque pour son usage. On cite en-
core celles de Térence, Varron et de Cicéron. Aulu-Gelle fait
mention de la belle bibliothèque de Tiburce. Il y en avait
beaucoup d'autres dans les municipes et les colonies. Epa-
phrodite de Chéronée passe pour avoir possédé trente mille
volumes, et Serenus-Sammonicus, soixante-deux mille qui
furent légués à l'empereur Gordien. Auguste fut le premier
qui établit une bibliothèque publique sous le vestibule du
temple de la liberté ; une autre, l'*Octavienne*, sous le porti-
que de sa sœur Octavie, et enfin une troisième, la *Palatine*,
dans le temple d'Apollon qui fut brûlée sous le règne de Com-
mode. Il y en eut une plus tard dans le palais de Tibère, qui
devint encore la proie des flammes sous Néron. La *Capitoline*
fut fondée selon Donat par Adrien, selon Lipse par Domitien :
un incendie la détruisit comme les autres sous le règne de
Commode. L'*Ulpienne*, ou celle du temple de Trajan, fut
transportée ensuite sur le mont Vicinale pour l'embellissement
des bains de Dioclétien. Du temps de Constantin on comptait
à Rome vingt-neuf bibliothèques publiques, dont les plus
belles étaient la *Palatine*, restaurée après l'incendie, et l'*Ul-
pienne*. Nul doute que beaucoup de leurs débris ne se trouvent
enfouis dans les bibliothèques des Papes, dont l'entrée paraît
aussi inaccessible que le sérail de Constantinople aux voya-
geurs et aux curieux.

D. PH. MUTEL.

Un Dîner chez le Roi d'Oude.

Nous partîmes de Heith le 27 octobre pour servir d'escorte
au gouverneur-général. Nous nous arrêtâmes une semaine
entière à Luknow, capital d'Oude, pour donner le temps à
lord Williams Bentik de terminer quelques affaires importantes
qu'il avait à traiter avec le roi. Le troisième jour de son ar-
rivée, Sa Majesté lui donna un dîner auquel je fus invité.

Le palais du roi est d'une élégance et d'une richesse incroya-
bles. Rien ne saurait égaler la magnificence des appartemens
dans lesquels fut servi le repas. Une salve de vingt-un coups
de canon ayant annoncé l'arrivée du lord gouverneur, le roi,
accompagné d'une suite nombreuse, s'avança pour recevoir
et embrasser son hôte à l'entrée de son palais. Il était vêtu
magnifiquement ; sa couronne, qu'il portait, était d'une ri-
chesse éblouissante ; autour de son cou un collier en diamans
d'une valeur incalculable complétait le costume le plus riche
que puisse créer l'imagination la plus brillante. Le dîner,
qui, par le choix, la délicatesse et l'apprêt des mets, aurait
fait honneur à Beauvilliers, était servi, en entier, sur vais-
selle en argent massif, hors cependant la partie de la table
où étaient placés le roi et le gouverneur-général, dont le
service était en vaisselle d'or pur. Les vins y étaient exquis
et d'une variété infinie. Champagne, Bourgogne, vin du
Rhin, Bordeaux, vin de Porto, Madère, vin d'Espagne,
 joints à toutes sortes de liqueurs, étaient versés avec une
profusion vraiment royale. C'est là, pour la première fois,
que j'ai vu les natifs du pays assis à la même table et manger
des mêmes mets que les *infidèles Européens*, dénomination
qu'ils nous donnent. Aussi, en vrais croyans, montraient-ils
un appétit à toute épreuve ; car ils ne laissaient rien passer
sans y toucher. Il est vrai de dire qu'il n'y avait sur la table
aucune viande impure, telle que porc ou autres viandes dé-
fendues. Pas un d'entre eux ne toucha aux vins, quoique
Iuhamparna (asile de l'univers), nom donné au roi, passe
pour l'aimer beaucoup ; on dit même qu'il ne s'en prive pas
dans son intérieur.

Ce qui m'amusa singulièrement, ce fut la manière gauche
avec laquelle toute cette noblesse noire maniait le couteau et
la fourchette. Ce n'était pas une petite affaire pour eux de se
servir de l'un et de l'autre. La fourchette surtout leur jouait
parfois de mauvais tours : en la portant à la bouche, il leur
arrivait souvent de frapper à côté, ce qui leur faisait faire
une grimace fort drôle. Après dîner on donna un feu d'artifice,
genre de spectacle dans lequel les Indous excellent et nous
sont supérieurs. A cette occasion le roi fit offrir à ses hôtes

des essences de roses et autres, et distribua une grande quantité de colliers d'or et d'argent. Cette cérémonie terminée, nous primes congé de lui. Deux jours après, le gouverneur-général donna à son tour un dîner splendide à *Iuhampanna*, au palais du résident. La veille de notre départ nous déjeunâmes au palais, et après nous avoir rassasiés de luxe oriental, on nous donna le spectacle de combats de bêtes sauvages.

La première rencontre eut lieu entre deux éléphants. Dès qu'ils s'aperçurent ils se ruèrent l'un sur l'autre avec une telle fureur, leur choc fut si rude et si violent, que l'un et l'autre s'accablèrent sur leurs hanches. Ils ne tardèrent pas à se relever et à s'attaquer de nouveau, mais cette fois avec leur trompe. Ils la faisaient jouer avec une rapidité et une force impossibles à décrire. Les coups qu'il s'en portaient résonnaient sur leurs corps comme le bruit sourd du marteau d'une usine que l'on entend au loin dans la montagne. On ne put les séparer qu'en lançant entre eux des pièces d'artifices en feu. Les mohacs (cornacs) étaient sur leur dos pendant le combat, comme c'est l'usage, aussi arrive-t-il souvent que ces malheureux sont tués ou blessés dangereusement par un coup de trompe. Cette fois néanmoins ils s'en tirèrent sains et saufs.

Le combat suivant eut lieu entre deux rhinocéros. Ils s'entrechoquèrent avec tant de violence, se combattirent avec tant de rage et d'acharnement, qu'on ne parvint à les séparer qu'avec la plus grande peine. Un d'eux fut grièvement blessé. Après eux parurent dans l'arène six buffles sauvages, trois tigres, deux loups, un ours et une hyène. Tout l'honneur de ce combat resta aux buffles, et l'un d'eux blessa mortellement un tigre magnifique en le perçant d'outre en outre de ses immenses cornes. Il se passa une scène brillante entre l'un des tigres et l'ours. Le premier, après s'être assuré du peu de chances favorables qu'il avait à lutter contre un des buffles, était venu se coucher timidement dans un des coins de l'arène, à l'abri des cornes de son redoutable adversaire. L'ours, voulant se mettre en possession de cette retraite, fut droit au tigre et le saisissant avec ses pattes de devant, le serra d'une manière effroyable. Cette embrassade mit en fureur le tigre, qui, ouvrant son immense gueule, y engloutit la moitié de la tête de l'ours, qui, après des efforts inouïs, la retira de cet étai vivant, mais toute mutilée et en lambeaux.

On nous avait promis un combat entre un cheval sauvage et un tigre, mais lady Bentick s'y opposa.

On m'a assuré que ce cheval avait déjà combattu deux fois, contre un tigre, et ce qu'on aura peine à croire, tué à chaque fois son adversaire. J'allai voir cet animal dans sa loge. Il avait une très-belle conformation, mais l'accueil très-peu gracieux. En le voyant, on devinait son indomptable courage.

(*Journal des Haras.*)

PETITE REVUE JUDICIAIRE.

Une circulaire du ministre de la justice prescrit aux officiers de l'état-civil, nonobstant l'abrogation de l'article 6 de la charte de 1814, de ne pas admettre à contracter mariage devant eux les individus engagés dans les ordres sacrés. (*Monit.* 8 janv.) — Les commissaires présents n'ont pas seuls, et à l'exclusion des notaires, le droit de vendre les biens meubles incorporels (fonds de commerce, achalandages, pensionnats, etc.), comme les meubles proprement dits et autres objets corporels. (*Trib. prem. inst. Paris*, 2 mars. — *Gaz. Trib.* 3.) — Un notaire peut être constitué en état de faillite, lorsqu'il est de notoriété qu'il s'est livré à de nombreuses opérations de courtage, de banque et d'escompte. (*Cour roy. Paris*, 24 février.) — La veuve d'un employé retraité ne peut, pour faire régler sa pension, revenir contre la liquidation de celle de son mari défunt. (*Cons. d'état.* — *Rev. jud.* 20 mai.) — Les marchés de fournitures passés avec l'administration ne sont pas nuls par cela seul qu'ils ont été contractés sans publicité et sans concurrence. (*Conseil d'état*, 4 juin. — *Rev. jud.*, 11 id.) — La vente des promesses d'actions dans une société anonyme non encore autorisée, ne peut être annulée sous prétexte que, par le défaut d'autorisation, elle a été convertie en société commanditaire, et l'acheteur ne

peut arguer de ce que cette conversion a eu lieu à son insu et sans sa participation. (*Cour roy. Lyon*, 12 juin 1827; *conf. en cass.* 18 fév. 1831. — *Rep. de droit com.* 2.^e N.^o)

MISÈRE DU PEUPLE EN ANGLETERRE.

On peut se faire une idée de l'énormité des impôts de ce pays par le fait suivant :

Les taxes mises sur la bière qui étanche la soif du peuple excèdent le revenu de la Bavière; il paye pour le thé autant que François I.^{er} tire de six millions de Napolitains; il paye plus pour le sucre que donze millions d'Américains ne payent pour tous leurs impôts; autant pour le savon avec lequel il lave ses mains qu'il en faut au pape pour lui-même, pour ses soldats, ses cardinaux, ses prêtres et leurs brebis; autant pour le privilège de voir clair dans sa maison qu'il en entre dans les coffres du roi de Hanovre; enfin, les taxes levées sur sa soif seulement, soit qu'il boive de l'eau-de-vie, du rhum, de la bière ou du vin, excèdent la somme que payent cinquante millions de Russes pour les bienfaits d'un despotisme paternel.

TABLETTES DRAMATIQUES.

Théâtre des Célestins.

A propos de la représentation donnée vendredi dernier aux Célestins, au bénéfice de Cécicourt, je vais me permettre quelques réflexions passablement opportunes.

Il existe à Paris, comme chacun sait, de très-braves industriels, tous gens éminemment affamés, exploitant sous différentes raisons de commerce, depuis les théâtres royaux jusques et y compris les *Funambules*. Depuis quelque temps, ces intrépides manufacturiers, bien qu'ils aient à leur disposition les meilleurs matériaux du monde, s'évertuent en vain à faire de la bonne marchandise; aussi leurs envois sont-ils presque toujours laissés pour compte : le public les refuse.

Heureusement pour l'administration et pour le public, que quelques jeunes gens de notre ville, studieux autant que modestes, et ne cherchant dans la littérature dramatique autre chose qu'un agréable passe-temps, nous dédommagent un peu de la fécondité malheureuse de leurs grands confrères de Paris. Car, grâce à eux, une douzaine de pièces, au moins, ont procuré d'excellentes recettes à l'administration, et au public de très-agréables soirées.

Il me faut pourtant dire un mot de cette représentation, qui avait attiré toute une foule de jolies femmes en toilettes on ne peut plus brillantes.

La Dédaigneuse. Était-ce bien la peine de troubler les cendres de Vulpian pour exposer son nom aux sifflets d'un parterre? Non, Vulpian ne fut jamais l'auteur ni l'un des collaborateurs de *la Dédaigneuse*! On pourrait cependant faire quelque chose de bien avec cette donnée. Pourquoi n'avoir pas suivi pas à pas la fable du *bonhomme* :

Certaine fille un peu trop fière, etc.

Des vaudevillistes, imiter servilement Lafontaine, allons donc!

Paul I.^{er}, empereur de Russie. Les auteurs nous informent que c'est un drame en trois actes et en cinq ou six tableaux. Ces prétendus drames se font aujourd'hui avec des chapeaux d'ordonnance, des habits de lieutenans-généraux, des soldats qui tirent de temps à autres des coups de fusils, lorsque l'action menace de se ralentir. Ce n'est pas tout cependant, il y a des personnages qui parlent et font semblant de conspirer. Tous les trois-quarts d'heure on baisse la toile pour faire reposer les acteurs... et le public; et puis après; tout est dit: *Voilà un drame!*

Robert le Diable. J'ai ri et pourtant je ne suis pas désarmé; il est possible, lecteur, que vous soyez moins difficile que moi. Allez donc voir *Robert le Diable*.

Mirabeau et Sophie étaient pour le public une vieille et bonne connaissance qu'il a revue avec plaisir. Un de mes voisins au spectacle, un de ces hommes-affiches qui savent tout, et à qui je demandais pourquoi cette pièce avait été retirée si brusquement du répertoire, me répondit d'un ton profondément convaincu: *Quoi! Monsieur, vous ne le voyez pas?*

mais, cette pièce est d'une immoralité révoltante ! — En quoi donc, Monsieur, cette pièce est-elle donc si immorale ? — L'adultère, n'est-il pas *la* ! sous vos yeux ? — Je vous avoue, Monsieur, que je trouve quelque chose de bien plus immoral que cet adultère qui vous scandalise si fort : c'est la conduite du père de M.^{me} Monier, qui vendit la fleur de sa fille, âgée de seize ans, belle et tendre, à un époux septuagénaire, impotent et goutteux. Alors, mon interlocuteur me tourna le dos, toutefois après m'avoir demandé pourquoi Barqui remplissait un rôle si secondaire dans cette pièce. Je l'ignore, lui dis-je ; et notre conversation finit là. J. B.

REVUE DES MODES.

On voit beaucoup de turbans en velours, en cachemire, en gaze de couleurs mêlés d'or ou d'argent. Les uns ornés d'oiseaux de paradis, les autres d'aigrettes de pierreries. Il y en a en gaze blanche brodée en soie de couleurs, à palmes de cachemire, puis d'autres en gaze unie traversée par des chefs brodés en or de toutes nuances, qui font l'effet d'un turban de pierreries.

Les turbans à la *Moabite* sont adoptés particulièrement pour les femmes qui ont une jolie coupe de figure, et dont la jeunesse peut les dispenser d'avoir des cheveux sur le front ; car pour être tout à fait originale, cette coiffure doit être portée ainsi. Ils sont presque tous blancs avec des chefs en or ou en argent.

Pour les robes de bal, la gaze et le crêpe sont toujours très-employés ; presque toutes les manches courtes sont ornées de nœuds et de fleurs.

Les habits à poches à pates sur les hanches, et à basques à l'anglaise se multiplient dans les bals : ils sont d'un bleu bien au-dessus du bleu barbeau, mais moins foncé que le *bl. u-de-roi* ; d'autres sont vert-russe ; d'autres enfin se portent noirs. Les pantalons sont noirs, justes ou demi-collants, et les bas de soie noire à jour sont généralement adoptés. Les gilets sont très-variés ; mais ceux en cachemire continuent d'être les mieux portés. Les chapeaux dits *clagues ronds* ont repris faveur pour le bal.

VARIÉTÉS.

Un phénomène que l'on peut citer comme un cas extrêmement rare en physiologie, vient de changer soudain l'état civil d'une demoiselle.

M. de Cormon, ancien ingénieur en chef du département de la Manche, avait, en 1827, trois filles et un garçon. L'un de ces filles, qui avait été présentée à l'état-civil sous le nom d'Hortense, touchait alors à sa seizième année, et était considérée par sa famille et par tout le public comme appartenant réellement au sexe féminin dont elle portait les vêtements.

Cependant, sans qu'il existât aucun soupçon de ce qui est arrivé depuis, on remarquait qu'elle n'avait point la tournure facile et la fraîcheur de ses jolies sœurs ; un duvet noir et épais couvrait abondamment ses joues et son menton. Mais comme on voyait dans le monde quelques demoiselles bien avérées qui n'avaient pas un moindre besoin de poudre épilatoire, on se contentait de remarquer le fait sans en tirer de conséquences.

En 1827, M. de Cormon a quitté St.-Lô pour aller demeurer à Paris, où il s'est fixé avec sa famille. Quel n'a pas été l'étonnement de tous ceux qui l'ont connu, lorsqu'il est arrivé au greffe du tribunal civil de St.-Lô un jugement du tribunal de première instance de la Seine, sous la date du mois dernier, qui ordonne que l'acte de naissance de la demoiselle Hortense de Cormon sera rectifié, et qu'elle sera inscrite sous le nom d'Adrien sur les registres de l'état-civil ? L'ex-demoiselle Hortense est aujourd'hui âgée de vingt ans ; elle va donc se trouver de la conscription cette année.

CHRONIQUE.

M. Terme est nommé président de l'administration des hospices.

— On a arrêté une femme qui faisait le commerce appelé à Lyon *Piqueur d'onces* ; plusieurs fabricans ont reconnu des marchandises détournées par des ouvriers infidèles. Il en reste encore beaucoup à reconnaître.

— M. le baron Varlet, ex-colonel du 66.^{me} de ligne, promu au grade de maréchal-de-camp depuis les événemens de novembre, et qui commandait à Lyon une brigade d'infanterie, vient d'être nommé commandant du département du Puy-de-Dôme.

MARIAGES.

Les promesses de mariage des personnes dont les noms suivent ont été publiées à la Mairie de Lyon, le 15 février courant.

François Raton et Louise Amaury.
Jacques-Marie Lecoffre et Marie Champin.
Claude Marthelin et Antoinette Bernard.
Jean-Baptiste Deloras et Caroline Gonin.
Paul-Daniel-Eulalie Chodruc de Crazaune et Jeanne-Pierrette Moultole.
Jean-Marie Cognet et Jeanne-Rosalie Pécelet.
Auguste Brialon et Joséphine Margueron.
Auguste Chambon et Joséphine Boulachou.

LA VARSOVIENNE (*).

PAR CASIMIR DELAVIGNE.



Il s'est levé, voici le jour sanglant
Ou'il soit pour nous le jour de délivrance !
Dans son essor voyez notre aigle blanc
Les yeux fixés sur l'arc-en-ciel de France ;
Au soleil de juillet dont l'éclat fut si beau :
Il a repris son vol, il fend les airs, il crie :
Pour ma noble patrie,
Liberté, ton soleil ou la nuit du tombeau !...
Polonais, à la baïonnette,
C'est le cri, par nous adopté,
Quand roulant le tambour répète
Vive la liberté.

Pour toi Pologne, ils combattront, tes fils
Plus fortunés qu'aux temps où la victoire
Mélait leurs cendres aux sables de Memphis,
Où le Kremlin s'éroula sous leur gloire.
Des Alpes au Thabor, de l'Èbre au Pont-Euxin
Ils sont tombés vingt ans sur la rive étrangère.

Cette fois, ô ma mère !
Ceux qui mourront pour toi dormiront sur ton sein.
Polonais, à la baïonnette, etc.

A nous Français ! les balles d'Iéna
Sur ma poitrine ont inscrit mes services,
A Marengo le fer la sillonna ;
De Champ-Aubert compte les cicatrices.
Vaincre ou mourir ensemble autrefois fut si doux !
Nous étions sous Paris..... pour de vieux frères d'armes
N'aurez-vous que des larmes ?
Frères, c'était du sang que nous versions pour vous.
Polonais, à la baïonnette, etc.

Sonnez clairons ! Polonais à ton rang !
Suis sous le feu ton aigle qui s'éclance :
La liberté bat la charge en courant
Et la victoire est au bout de ta lance !
Victoire à l'étendard que l'exil ombragea
Des lauriers d'Austerlitz, des palmes d'Idumée !
Pologne bien aimée,
Qui vivra sera libre et qui meurt l'est déjà.
Polonais, à la baïonnette, etc.

(1) *La Varsovienn*e, musique de M. Roux-Martin, avec accompagnement pour piano et harpe ; à Lyon, chez l'auteur et chez tous les marchands de musique. Prix : 2 fr. 50 c.

Spectacle du dimanche 19 février.

GRAND-THÉÂTRE.

L'HOMME AU MASQUE DE FER, drame en cinq actes.
LE DIEU ET LA BAYADERE, opéra-ballet en deux actes.

JOSEPH BEUF, Gérant.

Lyon. — Imprimerie de J. M. BOURSY, rue de la Poulaille, n° 19.